

Bienvenue au patriarche

Interview du Père Hyacinthe DESTIVELLE par Marc FROMAGER

Le patriarche Alexis II de Moscou, représente une Eglise rassemblant les orthodoxes vivant dans les pays de l'ancienne Union soviétique, qui constituent son "territoire canonique", soit : 27393 paroisses desservies par 26158 prêtres et 3292 diacres, 335 monastères d'hommes, accueillant 5920 moines et 373 de femmes, accueillant 10072 moniales... Mais il y a aussi les orthodoxes russes de la diaspora et notamment ceux d'Europe occidentale. Le Patriarche était à Paris les 3 et 4 octobre pour les rencontrer, après un passage à Strasbourg le 2 octobre. Il s'agissait également pour lui de rencontrer des chrétiens d'autres Eglises. Nous avons demandé au Père dominicain Hyacinthe Destivelle, qui avait accompagné à Moscou, en mai dernier, Mgr Maurice Gardès, archevêque d'Auch et Président du Conseil national pour l'unité des chrétiens de la Conférence des évêques de France, pour préparer ce voyage historique du patriarche Alexis, de nous en indiquer le contexte et les enjeux.



Le Père Destivelle, directeur du centre et de la revue Iстина.

■ Quel est l'enjeu de la visite du patriarche Alexis II ?

Cette visite signe d'abord des retrouvailles fraternelles entre les chrétiens de Russie et ceux de France, dont les liens sont anciens et étroits, notamment grâce à la présence ici de nombreux émigrés russes. La visite à Paris du patriarche Alexis II fut, certes, l'occasion pour lui de rencontrer les fidèles de son patriarcat et plus largement les orthodoxes des autres juridictions, mais elle marque surtout, au plan œcuménique, un pas important. Pour deux raisons.

D'une part, il faut noter que le patriarche a voulu venir en notre pays à l'invitation du président de la Conférence des évêques de France et de l'archevêque de Paris. C'est un signal œcuménique fort. Symboliquement et ecclésiologiquement, c'est là une façon de reconnaître que, pour lui, l'Église locale qui est en France, c'est l'Église catholique, et qu'il conçoit cette visite comme la rencontre de deux Églises sœurs : l'Église orthodoxe russe et l'Église catholique qui est en France.

C'est la première fois que le patriarche de Moscou se rend ainsi en visite officielle dans un pays de tradition catholique à l'invitation des évêques catholiques. Le pape Jean-Paul II souhaitait la même démarche dans ses voyages dans les pays orthodoxes. Il s'est rendu en Roumanie à l'invitation de l'Église orthodoxe, et aspirait à être invité en Russie par l'Église orthodoxe russe, alors qu'il aurait pu s'y rendre à l'invitation des évêques catholiques...

D'autre part, c'est la première fois qu'un patriarche de Moscou prie solennellement dans une cathédrale catholique. C'est un signal important, cette fois en direction de ses propres fidèles, pas forcément aussi sensibilisés aux enjeux œcuméniques que nous le sommes... Cette visite a d'ailleurs été présentée comme un pèlerinage.

Le principal moment de la visite fut l'office de vénération de la sainte Couronne d'épines, au

Alexis II



En mai dernier, le Patriarche recevant, à Moscou, Mgr Gardès, accompagné du Hieromoine Alexandre Siniakov et du Père Destivelle.

cours duquel nous avons fait mémoire des martyrs russes du XX^e siècle et demandé pardon pour nos divisions. C'était placer ces retrouvailles entre chrétiens de France et de Russie sous le signe de la Passion.

■ Comment expliquer cette ouverture imprévue ?

L'Église orthodoxe russe, au cours des quinze dernières années, s'est concentrée sur sa recons-

L'Église russe a pu donner l'impression d'une certaine fermeture

truction interne et ne pouvait guère cultiver ses relations extérieures. Elle a dû rebâtir ses églises, ses monastères, ses séminaires, retrouver la communion avec l'Église russe hors frontières – célébrée solennellement à Moscou le 17 mai dernier. Elle est sans doute plus disponible désormais pour passer à une phase de dialogue, particulièrement avec l'Église catholique. Lors de cette période de « restauration », l'Église russe a pu donner l'impression d'une certaine fermeture. Il fallait, je crois, lui laisser le temps de se reconstruire.

Les Fondements de la doctrine sociale Église orthodoxe russe

Introduction par le métropolite Cyrille de Smolensk et de Kaliningrad. Traduction du russe par Hyacinthe Destivelle, Alexandre Siniakov et Claire Jouniev.
Le Cerf – Istina

À l'occasion de la venue en France du patriarche Alexis, les éditions du Cerf et le Centre Istina publient une traduction des *Fondements de la doctrine sociale de l'Église orthodoxe russe*. Ce document a été rédigé, à la demande du concile épiscopal de l'Église orthodoxe russe de 1994, par une commission de vingt-six personnes : évêques, prêtres, professeurs des écoles de théologie. Le texte, approuvé le 15 août 2000 par le Concile jubilaire de l'Église orthodoxe russe, réuni en la cathédrale du Christ Sauveur, comprend seize chapitres sur la conception orthodoxe des relations entre l'Église et l'État, de la nation et du droit, du travail et de la propriété, des relations internationales, de l'éthique familiale, des droits de l'homme, de la santé, de la bioéthique, de la culture, des médias, des relations entre science et foi, de l'écologie, de la mondialisation...

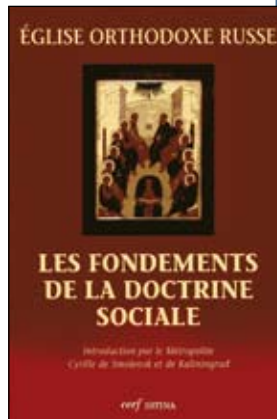
Jamais une Église orthodoxe n'avait formulé de façon aussi solennelle ses positions sur un aussi vaste champ de problèmes actuels. L'Église russe, forte de sa douloureuse expérience de persécution, inégalée dans l'histoire, par une idéologie matérialiste, tient un langage convaincu de la dimension avant tout spirituelle de l'homme. Lucides sur les périls du monde moderne, ces *Fondements* posent néanmoins sur lui un regard optimiste, déclarant dans les premières pages que « le mépris manichéen envers la vie du monde environnant est inacceptable; la participation du chrétien à cette vie doit se fonder sur la conviction que le monde, la société, l'État, sont l'objet de l'amour de Dieu, parce qu'ils sont destinés à la transfiguration et à la purification selon l'amour prescrit par Dieu » (p. 18-19). Le point le plus novateur du document est la méfiance exprimée à l'égard du principe national érigé en idéologie : « Les théories qui érigent la nation à la place de Dieu ou réduisent la foi à un aspect de l'identité nationale sont contraires à l'enseignement orthodoxe » (p. 27), mais aussi à l'égard de l'État : « Les chrétiens doivent refuser toute absolutisation du pouvoir, toute méconnaissance des limites de sa valeur strictement terrestre, temporaire et passagère » (p. 33). Le principe du droit à la « désobéissance civile », ou de l'objection de conscience, est pour la première fois affirmé par une Église orthodoxe : « Si l'autorité contraint les chrétiens orthodoxes à renier le Christ et son Église ou à accomplir des œuvres coupables, dangereuses pour l'âme, l'Église doit refuser l'obéissance à l'État » (p. 43).

Les *Fondements de la doctrine sociale* sont un vibrant appel au témoignage et à l'engagement des chrétiens dans la société contemporaine : « La participation des laïcs orthodoxes à l'activité des organes des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire [...] apparaît comme l'une des formes de la mission de l'Église dans la société. Les laïcs peuvent et doivent, en remplissant leurs devoirs de citoyen, participer aux processus électoraux à tous les niveaux et soutenir toute entreprise de l'État éthiquement justifiable » (p. 71).

Un beau chapitre sur le mariage rappelle que « pour le chrétien, le mariage est bien plus qu'un simple contrat juridique ou le moyen de perpétuer l'espèce et de satisfaire aux nécessités temporaires de la nature : il est, selon saint Jean Chrysostome, le 'sacrement de l'amour', l'union éternelle des époux dans le Christ » (p. 112). Quant à la famille elle est « en tant qu'Église domestique, un organisme unique, dont les membres vivent et construisent leur relation sur la loi de l'amour » (p. 120).

Précieux pour l'ensemble des prêtres et fidèles orthodoxes, les *Fondements de la doctrine sociale de l'Église russe* ouvrent aussi de larges perspectives au dialogue entre Églises pour un témoignage commun des chrétiens dans le monde contemporain.

M.F.

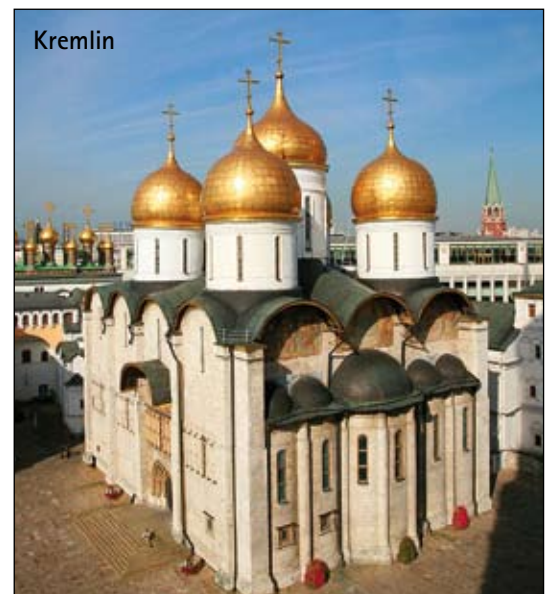


Elle peut maintenant renouer avec sa tradition d'ouverture et de dialogue qui l'a longtemps caractérisée : par exemple, elle fut la première Église à instituer, lors du Concile de 1917-1918, une commission pour l'unité des chrétiens, elle adhéra au Conseil Œcuménique des Églises dès 1961, fut la première Église orthodoxe à envoyer en 1962 des observateurs officiels à Vatican II, la seule à accorder tous les sacrements aux fidèles catholiques privés de leurs prêtres, entre 1969 et 1986.

À cause de sa situation géographique et culturelle à cheval sur Orient et Occident (il suffit de voir son alphabet, comportant autant de caractères grecs que latins), la Russie s'est toujours crue une vocation de synthèse, de réconciliation – Sergij Boulgakov parlait de la « vocation œcuménique » du peuple russe. Nous pouvons espérer que les milliers d'étudiants en théologie et de séminaristes dont s'enorgueillit aujourd'hui l'Église russe renoueront avec cette tradition. Mais ce processus prendra sans doute plusieurs générations. La visite en France du Patriarche ne signifie pas que nous allons rétablir la communion demain, mais elle est un signe important qu'il faut saluer.

■ Pourquoi le patriarche a-t-il choisi la France pour cette première visite officielle dans un pays catholique ?

D'après les propos du Patriarche, c'est en raison des liens qui depuis longtemps unissent les chrétiens de nos deux pays. Avant la révolution russe, dès le début du XIX^e siècle, les échanges entre les catholiques de France et l'Église orthodoxe russe furent intenses. De nombreux émigrés français se rendirent en Russie pour fuir la révolution de 1789 et contribuèrent à y faire mieux connaître le catholicisme français. En sens inverse, de nombreux penseurs et philosophes



religieux russes furent immédiatement traduits en français, comme Philarète de Moscou, ou écrivirent leurs œuvres directement en notre langue, comme Vladimir Soloviev, contribuant à faire connaître la pensée russe en France.

La construction à cette époque de magnifiques églises russes sur le sol français, par exemple celles de la rue Daru à Paris, de Biarritz ou de Nice, témoigne du rayonnement de l'orthodoxie russe en France à cette époque. À ces échanges, il faut ajouter que l'histoire de l'Église russe, marquée par la révolution, l'anticléricalisme, la persécution, n'est pas sans points communs et parallélismes avec celle de l'Église en France...

■ **Quel a été le rôle de la Révolution russe dans ces échanges ?**

La Révolution a accéléré ces échanges en poussant nombre de philosophes et théologiens russes à s'installer à Paris, comme Nicolas Berdiaev, Serge Boulgakov ou Vladimir Lossky. Leur présence permit à des théologiens français, comme Yves Congar ou Christophe Dumont, d'approfondir leur connaissance de la pensée orthodoxe et d'enrichir à leur contact la théologie catholique. La présence d'iconographes comme Leonid Ouspenski, de spécialistes de la musique religieuse russe, comme Nicolas Kedroff, permit des échanges féconds entre artistes catholiques et orthodoxes. La fondation du Centre Istina en 1927, créé au départ comme « Centre d'études russes », publiant la revue « Russie et Chrétienté » (avant d'étendre ses intérêts au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale) témoigne de cet intérêt ancien en France pour le monde russe.

■ **Vous avez traduit les *Fondements de la doctrine sociale*, adoptés par le concile de l'Église russe en 2000, qui viennent d'être publiés en français. Quel est l'intérêt de ce document ?**

Ce document est historique, même s'il ne prétend pas être le dernier mot de l'Église russe sur ce thème. L'Église orthodoxe russe, par la voix de ses évêques, y prend position sur un très grand nombre de problèmes concernant l'ensemble de la vie politique, économique et sociale du monde contemporain : conception orthodoxe des relations entre l'Église et l'État, de la nation et du droit, du travail et de la propriété, des relations internationales, des droits de l'homme, de la santé, de la bioéthique, de la culture, des médias, des relations entre science et foi, de l'écologie, de la mondialisation... Jamais une Église orthodoxe n'avait formulé de façon aussi solennelle et systématique ses positions sur un aussi vaste champ de questions actuelles.

Le cardinal Etchegaray reçu, cet été à Moscou, par le patriarche Alexis



Les chrétiens occidentaux ont certainement beaucoup à apprendre de cette expérience russe

Ce qui rend ces principes particulièrement intéressants, c'est qu'ils ne sont pas seulement théoriques, mais portés par une expérience douloureuse de soixante-dix ans de persécution. L'Église orthodoxe russe fut certainement une des communautés chrétiennes les plus martyrisées de l'histoire, au nom d'un matérialisme athée. Forte de cette expérience, elle peut aujourd'hui témoigner de sa conception du monde et de la société. Les chrétiens occidentaux, plongés aujourd'hui dans un autre genre de matérialisme, ont certainement beaucoup à apprendre de cette expérience russe.

■ **On accuse souvent l'Église russe de proximité avec le pouvoir. Qu'en est-il exactement ?**

L'Église russe a été particulièrement traumatisée dans son expérience des relations avec l'État. Pierre le Grand supprima le patriarcat en 1721 et transforma l'Église russe en une simple administration. C'est pour réagir à cette mainmise de l'État qu'elle convoqua un concile en 1917-1918 et rétablit le patriarcat, qui fut bientôt à nouveau supprimé sous le régime soviétique. Peu d'Églises ont autant souffert de l'État que l'Église orthodoxe russe.

C'est à partir de cette expérience que le concile des évêques russes a défini en 2000 ses principes des relations de l'Église et de l'État, dans ses *Fon-*

Diocèse de Chersonèse

Le diocèse de Chersonèse du patriarcat de Moscou, regroupe les communautés orthodoxes russes de France, d'Italie, d'Espagne, de Suisse et du Portugal. Il a été fondé dans les années 20 et tire son nom de l'ancienne colonie grecque en Crimée où le prince Vladimir décida de devenir chrétien. Sa cathédrale est à Paris (5, rue Pétel XV^e arrdt), consacrée aux Trois-Saints-Docteurs (Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome). Elle a été décorée par Léonid Ouspensky et le moine Grégoire Krug, considérés comme les iconographes les plus brillants de l'émigration orthodoxe en France. Le diocèse de Chersonèse compte en France dix-sept paroisses et communautés, ainsi que trois monastères. Les fidèles sont principalement d'origines russe, ukrainienne, biélorusse et moldave.

dements de la doctrine sociale. L'Église orthodoxe y prend ses distances avec la théorie orientale de la « symphonie des pouvoirs », tout comme de celle, occidentale, des « deux glaives » : elle revendique d'une part le principe de « non-ingérence » dans les affaires respectives de l'Église et de l'État, et d'autre part le droit à la « désobéissance civile pacifique » en cas de désaccord avec les autorités politiques.

Peu d'Églises ont proclamé avec autant de force de tels principes, assurant une stricte répartition des rôles entre Église et État. Ce même Concile de 2000 canonisa un exemple de désobéissance civile en la personne du métropolite Arsène de Rostov qui, au XVIII^e siècle, s'était opposé à la sécularisation des terres monastiques par Catherine II. Je suis surpris d'entendre parfois que l'Église russe serait favorable au césaropapisme ou souhaiterait devenir religion d'État. C'est se montrer bien soupçonneux à l'égard d'une Église qui est bien placée pour connaître les dangers de la collusion des pouvoirs et qui a fait un énorme travail de réflexion ces dernières années.

■ **Mais dans la pratique, l'Église russe, qui souhaite récupérer ses biens et sa place d'avant la révolution, ne courtise-t-elle pas l'État ?**

Ce sont davantage les autorités politiques qui courtisent l'Église. L'État a conscience du prestige de l'Église au sein de la population, de son rôle de ciment de la société, aussi bien à l'intérieur qu'au-delà des frontières de la Fédération de Russie... Mais en réalité l'Église russe est loin de bénéficier des avantages dont, par exemple, jouit l'Église catholique en France, pourtant peu suspecte de collusion avec l'État : l'Église orthodoxe russe n'a toujours pas d'aumônerie dans les armées, ni auprès des écoles, ni dans les hôpitaux.

■ **Comment expliquez-vous l'image assez négative de la Russie dans les médias occidentaux ?**

L'image de la Russie en Occident est moins révélatrice de la Russie que de la conception que l'Occident a de lui-même. Lisez *L'Occident et l'énigme russe*, de l'historien américain Martin Malia, qui montre comment, de Montesquieu à nos jours, en passant par le marquis de Custine, l'Occident diabolise ou idéalise la Russie en fonction des questions qu'il porte. L'inverse est vrai également.

En ce qui concerne l'Église russe, un autre problème se superpose : à l'époque soviétique, où elle fut quasiment anéantie, où les contacts étaient réduits au minimum, nous nous en sommes fait une image abstraite, peut-être idéale. Le père Yves Congar, qui a tant contribué à faire aimer l'orthodoxie en France, reprochait cepen-

dant à certains orthodoxes de l'émigration (et il ne faisait sur ce point que reprendre la critique de Soloviev aux slavophiles) d'opposer à un catholicisme historique une orthodoxie irréaliste. La voir maintenant en réalité, constater que les idéaux ne correspondent pas toujours à la réalité d'une Église qui doit porter une histoire douloureuse, n'est pas forcément facile à admettre.

■ **Comment évolue l'œcuménisme aujourd'hui ?**

L'œcuménisme ne vise plus à une unité organique, comme certains ont pu en rêver dans les années soixante, ni sans doute même à des consensus doctrinaux exprimés en des formules identiques. Le Rassemblement Œcuménique Européen de Sibiu a été de ce point de vue révélateur : nombre d'intervenants, dont le cardinal Kasper ou le métropolite Cyrille, ont exprimé des réserves sur l'avenir d'un œcuménisme conçu uniquement comme la recherche de « convergences », d'un plus petit commun dénominateur, et ont appelé à le penser plutôt comme un « échange de dons », un échange des richesses propres à chaque tradition et respectant l'identité de chacune. C'est ce que l'on appelle « l'œcuménisme réceptif ».

Par exemple, la théologie catholique a bénéficié des recherches de penseurs russes, comme N. Afanassieff ou V. Lossky, mais aussi de l'iconographie byzantine, de la musique liturgique russe etc. Aujourd'hui, l'Église russe est demandeuse d'un dialogue avec l'Église catholique sur des questions de doctrine sociale pour porter un témoignage commun dans la société moderne. Ces questions pourraient être une façon de relancer l'intérêt pour l'œcuménisme chez un plus grand nombre de croyants.

■ **Quel vous semble être le problème numéro un des relations entre catholiques et orthodoxes ?**

Celui dont traite la Commission mixte internationale catholique-orthodoxe, qui tiendra sa prochaine session à Ravenne : la recherche d'une meilleure articulation entre primauté et conciliarité dans l'Église, sachant que toute la tradition chrétienne témoigne du fait qu'il ne peut exister de primauté sans conciliarité, ni de conciliarité sans primauté. La tradition de l'Église indivise témoigne aussi du fait que l'évêque de Rome a un charisme particulier au service de l'unité des chrétiens.

Bien des théologiens orthodoxes sont conscients de ce rôle unique de l'évêque de Rome comme diacre de l'unité des chrétiens. Il faut réfléchir à la façon dont ce ministère d'unité de l'évêque de Rome peut trouver un mode d'exercice reconnu par les uns et par les autres, comme y aspirait le pape Jean-Paul II dans sa belle encyclique, *Ut unum sint*. ■

Penser
l'œcuménisme
comme un
échange
des richesses
propres à
chaque
tradition